

Aussi, peut-être je me trompe ; mais il me semble que si nous connaissions le but que se proposaient les premiers fondateurs, nous connaîtrions par là même les vues de Dieu sur Montréal. Interrogeons donc ces fidèles organes de la Providence ; écoutons-les avec respect : Dieu va nous révéler par leur bouche la vocation de notre patrie !

Dieu a-t-il suscité Ville-Marie pour en faire un riche entrepôt de commerce, où les nations se donneront rendez-vous pour échanger l'or et les marchandises précieuses ? Déjà, grâce à sa situation avantageuse, Montréal a pris un rang distingué parmi les plus florissantes cités ; son opulence et son commerce vont prendre un essor plus rapide encore, lorsque le St. Laurent verra ses flots domptés, passer sous les piles superbes du Pont-Victoria. Mais le commerce et les richesses seront toujours pour Montréal quelque chose d'accessoire et de secondaire : écoutez avec quelle noble fierté ses fondateurs dédaignent une vocation si vulgaire : " Il ne faut pas, disent-ils, mesurer les pensées de Dieu avec les nôtres, ni estimer qu'il nous ait ouvert, à travers tant de mers, ces chemins auparavant inconnus, pour en rapporter seulement des castors et des pelleteries. Cela est bon pour la bassesse des desseins des hommes, mais trop éloigné de la majesté et de la profondeur de ses voies, et des inventions secrètes et admirables de sa bonté." (*Vie de Sœur Bourgeoys, Introduction, p. xii.*)

Serait-elle donc destinée à devenir une cité belliqueuse et conquérante ? Elle avait sans doute le droit d'y prétendre ; car ses premiers colons par leurs brillants faits d'armes, se sont élevés à la hauteur des anciens Romains et des nobles chevaliers du Moyen-Age, dont nous admirons les merveilleuses prouesses. Mais, chose bien digne de remarque, les Montréalistes n'entreprirent jamais une guerre offensive ; et s'ils portèrent leurs armes dans le pays de leurs ennemis, ce fut uniquement pour faire diversion, et assurer le repos de la patrie. En cela ils suivaient fidèlement les vues pacifiques des fondateurs :—"Si, par la permission du ciel, écrivaient-ils, nous ne pouvons ni convertir les Iroquois, ni les obliger d'avoir la paix avec nous, nous leur ferons une si juste, si sainte et si bonne guerre, que nous osons espérer que Dieu fera justice de ces petits Philistins, qui troublent ses œuvres." (*Ibid. p. xvii.*)

Ainsi, toujours ennemis des dissensions, et désireux de rester unis avec leurs voisins par les doux liens de la concorde, les Montréalistes ne prirent jamais les armes que pour se défendre. Mais aussi, chaque fois que l'invasion étrangère vint menacer son existence ou sa tranquillité, la colonie trouva toujours parmi ses enfants un peuple de guerriers et de héros. Témoin, cette famille Le Moyne de Longueuil, qui, pendant un siècle, fut l'honneur et l'admiration de la Nouvelle-France, et qui s'éteignit sur un champ de bataille aux jours de la conquête, comme si elle n'eût pu survivre à l'invasion de sa patrie (1) ; témoin, cette jeune amazone, Mlle. de Verchère, dont l'histoire merveilleuse, publiée il y a quelques mois, semblerait n'être qu'une page copiée dans un vieux roman de

(1) Charles-Jacques Le Moyne, fils et petit-fils de Gouverneurs de Montréal, et troisième baron de Longueuil, périt dans le combat du baron de Dieskau, au Portage du Lac St. Sacrement, le 8 Septembre 1755.